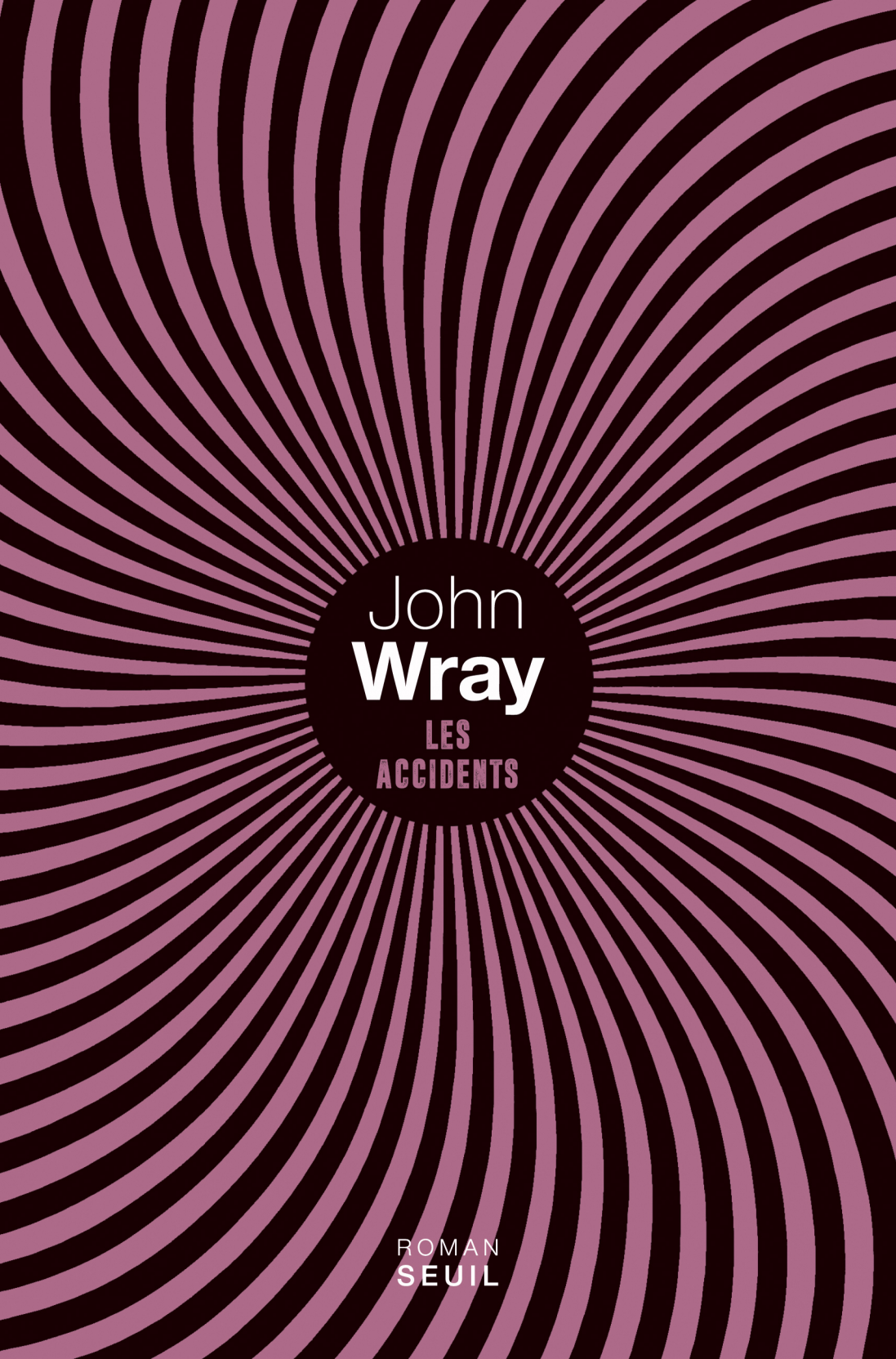




John
Wray

LES
ACCIDENTS

ROMAN
SEUIL

LES ACCIDENTS

Du même auteur

Low Boy
Rivages, 2009

JOHN WRAY

LES ACCIDENTS

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR CHARLES RECOURSÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR MARION DUVERT

Titre original : *The Lost Time Accidents*
Éditeur original : Farrar, Straus and Giroux, New York
© John Wray, 2016
Tous droits réservés
ISBN original : 978-0-374-28113-7

ISBN 978-2-02-131220-1

Ce titre est également disponible en e-book sous l'e-pub 978-2-02-131219-5

© Éditions du Seuil, mars 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Edward, Barbara, Peter et Annemarie

*J'ai vu l'Éternité l'autre nuit,
Comme un immense anneau de lumière pure et infinie
Tout de calme autant qu'éclatant ;
Et dessous fait d'heures, de jours et d'ans,
Entraîné dans la ronde des sphères, le Temps
Pareil à une ombre immense se mouvait
Où le monde et son cortège se ruaient.*

HENRY VAUGHAN



Chère Madame Haven,

Ce matin, à 8 h 47, heure de l'Est, je me suis trouvé à mon réveil expulsé du temps.

Je vous imagine parfaitement lisant cette lettre. Vous vous direz que le chagrin m'a rendu stupide, ou que j'ai perdu l'esprit – mais jamais je n'ai eu les idées plus claires. Croyez-moi, Madame Haven, quand je vous dis que je ne plaisante pas. Le temps évolue librement autour de moi, il gargouille comme un tourbillon, ondoie à la façon d'un champ quantique, s'enroule en galaxie autour de son moyeu central – et dans le moyeu, cependant, tout est calme.

Y a-t-il une chance, même infinitésimale, pour que vous trouviez et lisiez un jour ce manuscrit ? Si je ne le pensais pas, je ne pourrais continuer. Et si je ne continue pas, je disparaïs.

Un physicien pourrait qualifier ce lieu de « singularité » – un point de l'espace-temps où les lois du cosmos ont éclaté –, sauf que celle-ci ne ressemble à aucune singularité dont j'aie connaissance. Comme vous le savez si bien, la physique n'en autorise qu'un seul type, un point d'une densité et d'un poids infinis, arrachant tout – jusqu'à la lumière même – au continuum où existe le temps. Autrement dit un trou noir, qui aurait déjà dû m'écarterler.

Mais ce lieu n'est pas un trou noir. De cela je suis certain.

Pour commencer, il est confortable : un fauteuil, une table de jeu, une bouteille de bière Foster's à moitié vide, une ramette de papier, et un stylo rechargeable en écaille de tortue, de ceux que l'on voit dans les catalogues des avions mais que l'on n'achèterait même pas en rêve. C'est en outre un lieu que je connais bien : la bibliothèque

de mes défunttes tantes, dans leur appartement au croisement de la 109^e Rue et de la Cinquième Avenue, au troisième étage d'une *brownstone* croulante baptisée du nom improbable de General Lee, à l'extrémité nord de Central Park, quartier des revenus moyens. Vous n'y êtes jamais venue, Madame Haven, parce que mes tantes ont cessé de recevoir quand Nixon était encore président. Mais je veux m'assurer que vous visualisiez cet endroit avec précision. Malgré son exiguïté, c'est pour moi le monde entier.

Lundi, 8 h 47, heure de l'Est

Si Dieu avait ordonné à Noé de bâtir une arche pour les biens de consommation et non pour les animaux – et si Noé avait été un alcoolique paranoïaque –, son arche aurait pu ressembler à cet appartement. La pièce où je me trouve fait six mètres par neuf, selon les critères de Harlem c'est une caverne : le sol est en parquet, les bow-windows sont gothiques, le plafond est déformé et bruni par l'âge. J'ai un souvenir aqueux, datant de mon enfance, de murs bleu pastel, mais de là où je me tiens il est impossible de le vérifier. Cela parce que, hormis un périmètre en forme de cloche autour de ce fauteuil – et une sorte de tunnel serpentant d'une pièce à l'autre –, chaque centimètre cube de cet appartement est encombré de boîtes à chaussures, journaux, haricots en polystyrène, parpaings, mannequins de couturière, Game Boys, enceintes, maisons de poupées, romances Harlequin, assiettes de collection, lustres, chevalets de sciage, carburateurs, bicyclettes, almanachs, boîtes à cigares, fusils d'assaut, méridiennes, tableaux noirs, magnétoscopes VHS et Betamax, lecteurs de disques laser, frisbees, ziggourats de balles de tennis pelées, un demi-siècle de *Popular Mechanics*, *Omni*, *The Wall Street Journal*, *Amazing Stories*, *Scientific American*, *Barely Legal*, *Juggs*, *Modern Internment Magazine*, catalogues de VPC, trombinoscopes d'université, trombinoscopes de lycée, notices d'utilisation de produits épuisés, et toutes les autres épaves que vous pouvez imaginer. Sans parler des horloges et montres, bien sûr, puisque nous sommes chez des Tolliver : chronomètres de tous modèles et marques, pendules prêtes à l'usage, ressorts huilés et remontés, circuits bourdonnants, recueillant la progression de Spanish

Harlem dans la prétendue quatrième dimension avec une constance qui me donne envie de pleurer.

J'ignore ce que vous savez du décès de mes tantes – les journaux n'ont parlé que de ça pendant un moment, surtout les tabloïds –, mais elles n'ont pas eu une mort digne. Elles ont eu du mal à jeter l'éponge, Madame Haven. Il paraît que c'est de famille.

Lundi, 8 h 47, heure de l'Est

Un des premiers indices que mon père et moi ne venions pas du même système solaire m'est apparu, enfant, sous la forme d'une blague. C'était la canicule, un de ces étés parfaits du nord de New York, et je m'étais à moitié persuadé que celui-là ne finirait jamais : j'étais avec ma mère dans la touffeur de notre cuisine gorgée de soleil, je grattais une croûte à mon coude en grommelant que je ne voulais pas retourner à l'école. Orson – il insistait pour que je l'appelle « Orson », jamais « Papa » – est sorti de son bureau au sous-sol, souriant pour une raison que je n'ai jamais sue. Il m'a écouté râler jusqu'à ce qu'il n'y tienne plus.

« Waldy, il y a un proverbe vénusien que tu pourrais trouver instructif. »

J'ai mordu à l'hameçon et lui ai demandé lequel.

« Le temps est une flèche qui file dare-dare. » Il a marqué une pause, pour l'effet. « Mais le taon sur la pêche a un plus gros dard. »

Rien de plus. Il a regardé le visage de ma mère puis le mien, très content de lui, et ensuite il a lâché un rot et s'est retiré au sous-sol, comme une seiche qui s'enfuit dans un nuage d'encre.

Orson avait un humour épouvantable, Madame Haven – l'humour d'un auteur de *pulps*, bouseux au possible – mais cette blague en particulier s'est accrochée à mon esprit comme une tique. Quand j'ai découvert, des années plus tard, qu'il l'avait piquée aux Marx Brothers, j'avoue avoir entamé une petite gigue : c'était aux enfants de Groucho de porter cette croix, pas à moi. Mais forcément elle me revient en mémoire, maintenant que le temps ne file plus du tout et que mon existence est devenue pareille à cette pêche : une masse cabossée et immobile, molle et grasse et passive, que les souvenirs tourmentent comme des taons.

La raison pour laquelle la blague d'Orson m'irritait, la voici : je savais, déjà, que le temps ne file pas droit comme une flèche. L'idée que tous les physiciens depuis Newton sont des imposteurs ou des crétins (voire les deux) est notre dogme familial, transmis de génération en génération telle une vendetta ou une allergie aux noix. J'ai été biberonné à la proposition selon laquelle le temps file à la manière d'un boomerang, ou d'un satellite, ou – si l'on veut vraiment qu'il soit une flèche – de celle d'une girouette bien huilée. Mes tantes ont toujours soutenu que c'est moi qui ferais sortir les Tolliver du soubassement de l'oubli, qui populariserais leurs idées givrées, qui convaincherais le monde de notre obsession commune : c'est pour cela qu'on m'a donné le prénom de mon grand-oncle. J'ai résisté à leur prophétie aussi longtemps que j'ai pu, mais en fin de compte j'ai dû vaincre leurs dragons à leur place. Que pouvais-je faire d'autre, avec un nom comme Waldemar ?

Croyez-le ou non, Madame Haven, il fut un temps où mon prénom sonnait noble et étranger à mes oreilles, tel Aragorn, Thor ou Ivanhoé. À cette époque je n'étais pas plus haut qu'une crotte de nez, selon l'expression d'Orson, et mes tantes et mon grand-père (et même Orson) étaient pour moi des sorciers ou des demi-dieux. Je ne savais rien de mon homonyme – tout le monde y veillait –, sinon qu'il avait accompli quelque insigne exploit. Un silence s'insinuait dans la voix des adultes dès que le sujet venait sur le tapis, et son nom était rarement prononcé, comme si le répéter pouvait user son pouvoir. En grandissant je me suis vu comme l'héritier présumé d'une grande tradition occulte – tradition qui ne devait pas être évoquée avant ma majorité. Je me suis promis d'apprendre tout ce que je pourrais sur ce grand-oncle, pour mieux rendre justice à la mystique entourant ma naissance. Et je n'ai parlé de mon plan à personne, pas même à ma mère gâteuse et tant éprouvée.

Je devais déjà me douter qu'un jour viendrait où elle en souffrirait.

Lundi, 8 h 47, heure de l'Est

Je ne vois pas grand-chose d'ici, mais je ne suis pas trop loin des fenêtres, et – si je tends le cou pour regarder derrière un buste de J. W. Dunne en Plexiglas craquelé – je devine une lamelle du parc

mouchetée de lumière. Une heure par jour, le panorama a le lustre d'une carte postale retouchée : les rameaux des saules gémissent, l'asphalte des promenades rougeoit, et Nutter's Battery et le vieux hangar à bateaux en bois vibrent d'un mystère auquel ils ne pourraient prétendre à midi. En cet instant, par exemple, le soleil du soir se couche sur Harlem Meer, fait miroiter l'écume du lac, donne à deux agents d'entretien dodus l'air d'amoureux dans une comédie romantique à petit budget. L'univers, à portée de main, est toujours en mouvement, et il attend patiemment mon retour ; mais la montre près de moi – un chronomètre Tolliver Magnetic, modèle 8-Ω, d'une précision de 0,000000000000000178 seconde par jour – demeure figée, comme Miss Havisham, à 8 h 47, heure de l'Est.

Tant de forces ont dû conspirer pour que se croisent nos chemins dans la chronosphère, Madame Haven, et plus encore pour que nous partagions un lit. N'est-ce pas une idée aussi formidable que terrifiante ? Si l'on considère le passé d'un événement donné – appelons-le événement X – comme la somme des choses pouvant influencer X (ainsi que le prétendent les physiciens conventionnels), alors on peut voir la totalité de l'histoire humaine comme le passé de notre relation. Vous avez décidé, sous l'influence de je ne sais quel cocktail toxique de peur et de regret, de nier les événements des sept derniers mois ; mais je crois – je n'ai d'autre choix que de croire – que si je me porte témoin de notre histoire, vous consentirez à l'exhumer.

Je vous imagine secouer la tête en lisant cela, votre magnifique tête aux boucles en tire-bouchon et aux oreilles translucides. Vous m'avez ordonné, sans détour, d'anéantir toutes traces de notre amitié : j'ai reçu des instructions claires, écrites, vous m'avez mis en demeure. Je ne vous le reproche pas. Trois essais nous ont tout de même été accordés – bien plus que nous n'en méritions –, et nous les avons gâchés l'un après l'autre.

Notre dernière tentative, la plus courageuse, s'est achevée au matin du 14 août, entre 8 h 17 et 11 h 47, heure normale d'Europe centrale, dans la suite nuptiale de l'hôtel Zrada, dans cette funeste petite ville de Moravie dont j'ai choisi de ne pas me rappeler le nom. Nous avons dormi habillés, séparés par la longueur d'un bras, une première dans notre secrète vie commune. Vous m'avez

informé que vous vous étiez escrimée toute la nuit pour parvenir à une décision ; vos cheveux de cuivre rebiquaient sur un côté, je m'en souviens, comme pour m'indiquer la porte. J'ai aperçu une constellation mineure de taches de rousseur sous votre clavicule gauche – un pâle amas pareil aux Pléiades qui m'était inconnu – et me suis demandé si c'était votre récent safari en compagnie de M. Haven qui l'avait fait éclore à la surface de votre peau. M'est venue une vision de vous chevauchant nue un tigre du Bengale, guidant une file sinueuse de porteurs à travers la broussaille kaki ; j'ai essayé d'en rire mais n'ai émis qu'un gazouillis étranglé, comme un enfant sourd qui tente de parler.

Vous n'avez rien remarqué, Madame Haven, car de votre côté vous discouriez. J'ai regardé bouger vos belles lèvres, incapable de les suivre. Il se produisait quelque chose de crucial, c'était flagrant, mais ma conscience refusait de s'en laisser pénétrer. J'ai pensé à une chose que vous aviez dite lors de notre premier jour ensemble, en sortant du cinéma Ziegfeld où nous avions vu une romance dans les règles de l'algorithme hollywoodien :

« Il devrait y avoir un mot pour décrire cette sensation, Walter.

– Quelle sensation ?

– Celle de sortir d'un film – surtout le jour – et que tout semble encore en faire partie.

– Les Grecs l'appelaient *euphasie*, ai-je inventé sans réfléchir.

– Vous en savez, des choses », avez-vous ri avant de me demander de vous l'épeler, ce que j'ai fait. J'étais invincible en ce parfait après-midi.

« *Euphasie*, avez-vous dit, songeuse. Je vais le noter. »

Mon souvenir de nos dernières heures est depuis devenu nova, si boursoufflé et aveuglant qu'il m'empêche de rien voir d'autre, bien que je sente – bien que je *sache* – que des choses splendides sont cachées juste derrière. Je veux remonter la chaîne causale en pèlerinage : disposer mes erreurs les unes à côté des autres, pour les comparer avec celles de mes ancêtres maudits. Dès l'instant de notre rencontre j'ai eu l'impression d'être un imposteur, l'unique membre normalement proportionné d'un clan de bêtes de foire de seconde zone, prêt à tout pour garder le secret de son pedigree. Cette impression s'estompe alors même que j'écris ces mots, Madame

Haven. Je veux vous expliquer les Tolliver, vous offrir une visite privée de notre petit cabinet de curiosités miteux ; mais pour le faire convenablement, je dois en briser les vitrines. Il me faut affronter mon homonyme – Waldemar, Freiherr von Toula, physicien et fanatique, Noir Chronométrateur d'Äschenwald-Czas – en témoignant enfin de ses nombreux crimes.

Je vous écris pour vous récupérer, Madame Haven. Je ne peux le nier. Je veux réintégrer le continuum, pour la seule raison qu'il est le lieu – ou le champ, ou l'état – dans lequel vous existez. Et je n'ai qu'un seul moyen d'y parvenir, quelque effroyable que soit la perspective.

Je vous écris pour vous parler des Accidents du Temps Perdu.

I

Le 12 juin 1903, deux heures et quarante-cinq minutes avant d'être tué par une automobile pratiquement à l'arrêt, mon arrière-grand-père fit une découverte promettant de secouer le monde jusque dans ses fondements. Ottokar Gottfriedens Toula, père de deux enfants, physicien amateur, saumurier de son état, avait passé la matinée dans son laboratoire – un ancien atelier de salage à deux pas de la Hauptplatz de Znojmo, en Moravie, capitale du cornichon dans l'empire des Habsbourg – et s'apprêtait à fermer pour l'après-midi, quand l'agencement des objets sur un établi attira son regard. À en croire ses notes, il passa ensuite presque un quart d'heure dans une immobilité parfaite, les clés dans la main droite, à examiner par-dessus son épaule gauche la « dynamique spatiale » d'un creuset, d'un pot de saumure et d'une poire d'hiver qui se desséchait lentement.

Un bruit dissonant, insistant, dans lequel il finit par identifier le tintement de son porte-clés, l'arracha à sa fascination, et il se dirigea vers l'établi d'un pas tremblant. Le temps qu'il fasse de la place sur son bureau perpétuellement encombré, remette son pince-nez et repêche son calepin sous un tas de noyaux de cerises, un premier essai de théorie rudimentaire prenait déjà forme dans son cerveau. Il abaissa son postérieur vers l'établi, prenant grand soin de ne pas le renverser, et écrivit en moins d'une heure les notes – sept pages de cursives inclinées – qui troubleraient les songes de ses descendants pour les cent années à venir.

Je n'avais aucun moyen de savoir cela, Madame Haven – pas *tout* cela –, mais j'espère que vous ferez preuve d'indulgence. Les notes d'Ottokar, mon unique source pour cet épisode, sont aussi sèches que des copeaux de crayon. Tout ce dont je dispose pour

donner vie à cette scène primordiale, pour vous garder auprès de moi – en puissance sinon en acte –, c’est la licence spéculative que je me suis octroyée. Après tout l’imagination est une forme de voyage, quoique balbutiante et incomplète. Et toute histoire est un acte de dérobaide.

La ville où vécut et mourut mon arrière-grand-père – Znaim pour la classe germanique dominante, Znojmo pour les Tchèques – était un mignon trou paumé de l’empire, prospère et sans prétention, célèbre pour ses panoramas sur la rivière Dyje, ses usines de salage, et c’est tout. Une carte postale de l’année où mourut Ottokar combine ces deux attraits en un joli ensemble : intitulée « Une visite à Znaim », elle représente un homme d’affaires corpulent et guilleret à chapeau melon, figé en l’air au-dessus de la Dyje, avec en arrière-plan le carré de la ville rayonnant d’optimisme. Des pickles dépassent de ses poches, et dans la main droite il brandit en guise de cravache une brosse à saumurer ; son vol semble avoir été rendu possible par le gargantuesque cornichon vert pin obstinément phallique qu’il chevauche en *gaucho* suicidaire. Un poème dans le coin inférieur gauche ne nous éclaire en rien, bien qu’il ne me semble pas sans lien avec la courte vie chimérique de mon arrière-grand-père :

*Un Cornichon est bien plus puissant,
S’il vient de Znaim, que la Main du Temps ;
Son Goût salé, d’abord amarescent,
Se fait plus doux chaque Heure passant.*

La seule autre chose permettant à Znojmo de prétendre à une place dans l’histoire, étrangement, est encore plus en adéquation avec le sort du pauvre Ottokar. De 1716 à 1719 la ville hébergea Václav Prokop Diviš, prêtre catholique et homme simple qui eut la fabuleuse malchance d’inventer le paratonnerre exactement au même moment que Benjamin Franklin. Diviš mourut pauvre dans un monastère de Moravie, oublié du monde scientifique ; Franklin, lui, eut droit à sa grosse bouille sur les billets de cent dollars. Il y a là une leçon – sur les inconvénients d’être tchèque, à tout le moins – dont mon arrière-grand-père choisit de ne pas tenir compte.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017. N° 119417 (000000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

